

Une vue aérienne de l'un des douze forts de Liège, celui de Barchon. Cette image a été empruntée à Guy Focant, l'auteur d'un très beau livre édité par l'Institut wallon du patrimoine sous le titre « Grande Guerre, l'image du souvenir ». En-dessous, l'un des nombreux couloirs du fort de Loncin.

## FORTS OBSOLÈTES

Lorsque la guerre éclate en 1914, Brialmont est mort et ses forts sont obsolètes. Le béton de mauvaise qualité qui a servi à les construire en toute hâte, en 1890, n'est pas armé. Il est conçu pour résister à des obus d'une taille maximum de 210 mm, soit des projectiles pesant environ 90 kilos... alors que les Allemands arrosent les forts belges avec des canons Skoda autrichiens et ensuite avec leur « Grosse Bertha », tirant respectivement des obus de 305 et 420 mm ! Ces derniers pèsent 820 kilos et peuvent parcourir une distance de quatorze kilomètres avant de toucher leur cible. Utilisant encore de la poudre noire appartenant à un autre siècle, les canons des forts belges avec leurs petits obus ne peuvent atteindre des objectifs distants de plus de sept kilomètres. En mars 1913, un rapport du général Deguise au gouvernement belge sur la nécessité de renforcer les voûtes en béton, de construire des galeries plus basses, de solidifier les cuirasses en acier et d'augmenter les capacités d'artillerie des forts ne reçoit

aucune suite. De plus, des défauts de conception apparaissent à l'usage... C'est-à-dire pendant la guerre. Possibilités extrêmement réduites d'observation à partir des forts, lesquels deviennent aveugles dès que ses observateurs extérieurs – des militaires placés dans des lieux élevés, comme des clochers d'église – sont éliminés par l'ennemi. A l'exception de celui de Loncin, un peu mieux équipé que les autres, les forts souffrent de grosses déficiences en termes de ventilation : l'asphyxie des soldats sera une cause de reddition lors du siège allemand. Les questions d'hygiène sont aussi largement sous-estimées, notamment par l'usage de « bacs inodores » bien mal nommés... Pas assez entretenus pendant l'avant-guerre, ces forts se trouvent dans un état lamentable lorsqu'ils sont confiés à la responsabilité du général Gérard Leman, au tout début de l'année 1914. Et le gouvernement belge de l'époque en est parfaitement conscient. Dans une



© Valérie Gallier

lettre adressée au nouveau gouverneur militaire de Liège en janvier, le ministre belge de la Guerre, de Broqueville, écrit : « Vous êtes en ce moment le seul homme qui puisse occuper cette haute situation (...) Il me peine beaucoup, mon cher Leman, de devoir vous imposer pareil sacrifice. » Malgré tout, la barrière édiflée à Liège va jouer son rôle... ■



Les forts belges étaient conçus pour supporter des obus de 210 mm, les Allemands viendront les bombarder avec des armes inédites : des Skoda prêtés par les Autrichiens tirant du 305 mm (en haut) et leur « Grosse Bertha », tirant du 420 mm. Des armes d'une puissance inédite à l'époque.

# « JUSQU'À LA DERNIÈRE GOUTTE DE NOTRE SANG »

**M**on cher général. Notre territoire est violé, c'est la guerre. Avec votre division, je vous charge de tenir jusqu'à la dernière extrémité la position dont la garde vous est confiée. Dans la lutte gigantesque qui s'annonce, vous êtes à l'honneur, puisque vous êtes au premier rang. Le monde a les yeux fixés sur vous. Je vous connais, mon général, avec votre inébranlable fermeté, avec des troupes dont le moral est si élevé, avec la conscience de la défense de notre juste cause, je suis certain que vous vous couvrirez de gloire. Recevez l'expression de

mon entière confiance et de l'attachement que je vous porte. Albert.»

Voici la lettre que le général Gérard Leman reçoit en mains propres, le 4 août, alors que les Allemands ont déjà franchi la frontière. Sa mission n'est pas d'arrêter l'envahisseur : cela, personne n'y songe ! Avec ses 32 000 hommes de la 3<sup>e</sup> division d'armée et ses 15 000 hommes de forteresse, l'ordre du jour est plutôt de retarder aussi longtemps que possible l'irrésistible marche de ces Allemands tellement plus nombreux, tellement mieux entraînés et tellement mieux armés. Il faut gagner du temps pour permettre aux alliés français et britan-

niques de terminer leur mobilisation, en espérant leur secours rapide. Quelques heures à peine avant l'invasion et même encore le 5 août, l'impréparation belge se matérialise cruellement. Alors que les soldats allemands se regroupent déjà à la frontière, on entreprend d'immenses travaux pour renforcer les intervalles entre les forts ! Avant la guerre, Leman avait bien demandé que des ouvrages solides soient construits sur un certain nombre de routes par où, d'évidence, les Allemands tenteraient de passer en cas d'invasion, mais il lui avait été répondu par le gouvernement qu'il avait « des visées trop hautes ».

C'est donc quatre jours seulement avant le début de l'invasion que 20 000 travailleurs civils sont réquisitionnés en toute hâte. Ils débloquent les champs de tir, abattent arbres et maisons, creusent des tranchées et des redoutes sur les routes qui seront empruntées par les Allemands entre les forts de Liège. C'est un front d'une cinquantaine de kilomètres qui se construit ainsi en très peu de temps. Un travail titanesque auquel participent aussi les militaires qui vont bientôt combattre. La chaleur est caniculaire et les ravitaillements en eau et en nourriture sont mal organisés. En conséquence de quoi, beaucoup de soldats sont déjà dans un état de fatigue extrême avant même d'avoir pu tirer leur première cartouche.

A ce moment, personne, à commencer par les Allemands, ne croit que la résistance belge pourrait être un tant soit peu efficace. Mais c'est sans compter l'élément moral : une énorme détermination des Belges à lutter contre l'envahisseur. Dès le 31 juillet 1914, dans une lettre qu'il adresse à son frère Jules, alors qu'il vient juste de rejoindre son affectation, le soldat de forteresse Adolphe Nyssens écrit : « Mon cher Jules, mercredi soir je suis bien arrivé à Loncin. J'étais dans les premiers et ici c'est un remue-ménage général. Tous les soldats des trois classes de 10, 11, et 12 sont rentrés au fort (...) Depuis mon arrivée nous sommes consignés dans le quartier et on ne fait rien d'autre que mettre le fort en état d'agir ; toutes sortes de travaux sont faits (...) Le moral de la troupe est bon. Tout le monde est calme et tranquille. Je suis de nouveau

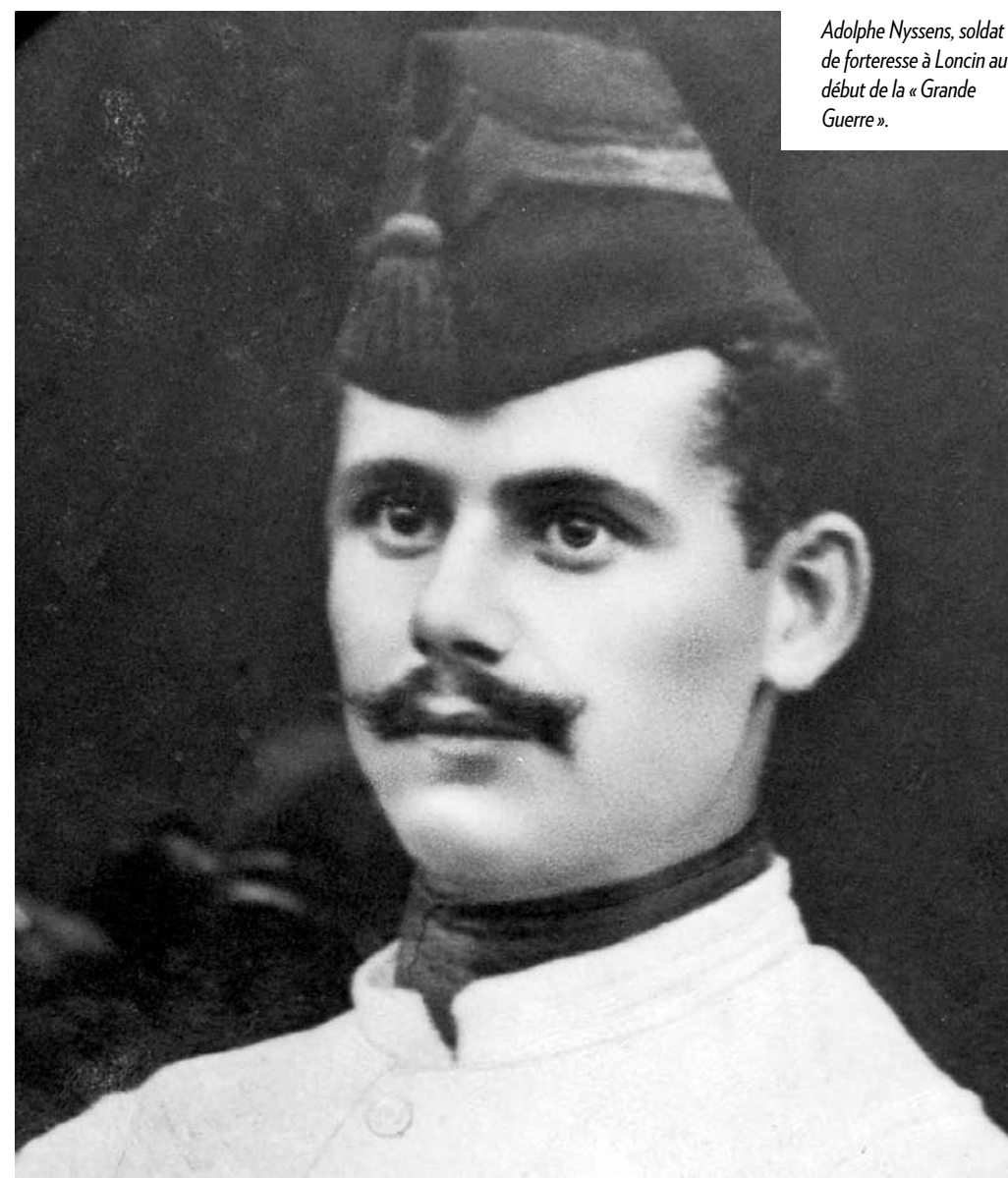
habitué à mon ancienne vie de soldat. Je n'ai retrouvé ici que des amis. Tous sont contents de me revoir. Pour le moment je t'écris dans le rayon du phare du fort sur le gazon, mon papier appuyé sur mon havresac. A la guerre comme à la guerre, mon cher Jules, mais je ne voudrais tout de même pas continuer cette vie pendant des mois et Dieu sait combien de temps nous resterons ici. C'est grave, très grave maintenant. Seulement ne t'inquiète pas trop pour moi, je ne suis pas le seul à plaindre (...) J'ai beaucoup de courage et s'il faut faire la guerre, nous ferons notre devoir, nous défendrons notre fort, notre patrie, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, en bon soldat belge fidèle à son pays. Au revoir donc mon cher Jules, je vais me reposer un petit peu car depuis que je t'ai quitté je n'ai pas encore fermé l'œil. Je ne pense pas t'écrire si vite mais pardonne-moi, mon esprit t'accompagne et tu m'es bien présent en celui-ci, mon frère aimant, que je salue de tout cœur.»

Le 5 août, dans une autre lettre adressée à son frère, le soldat Nys-

sens a encore ces mots alors que, cette fois, la guerre a bel et bien commencé : « (...) Nous sommes enfermés ici dans le fort environné de toutes parts d'Allemands. (...) Ici, nous sommes attaqués depuis 8 heures du soir, nous nous défendons bien. Les Allemands ont 2 000 à 3 000 tués et blessés. Je manœuvre mon canon qui tire 34 coups à la minute. Nous avons deux tués jusqu'à présent au fort de Chaudfontaine. (...) Je suis animé comme tous les soldats d'ailleurs par mon courage, ma rage qui n'est pas à décrire. Cette nuit encore, Jules, il y aura du sang. Ici le canon tonne tout le temps tous les forts répondent à l'attaque. (...) Nous nous sentons forts car c'est déplorable que le sol belge doit être le théâtre de la guerre entre nations auxquelles nous n'avons rien fait. Tu peux me croire et c'est l'avis de tous, toute la guerre se jouera ici dans les provinces de Limbourg, Liège (sur-tout) et Luxembourg. Les Allemands refoulés vont armer de nouvelles forces.

Les armées coalisées de la France et de la Belgique, plus la position fortifiée de Liège, les refouleront peut-être encore vers la frontière mais là ce sera un massacre général, je n'ose pas y penser. (...) Jules, je vais cesser car encore on sonne l'alarme. Les Allemands sont arrivés tout près du fort, des colonnes d'assaut s'avancent, je t'écris ici sur mon canon, bientôt il laissera entendre sa lugubre voix à travers la campagne, semant partout la mort et la famine. Je me recommande à Dieu. A lui pour la patrie et moi et l'armée. Mille compliments à tous, mille remerciements à tous. Bientôt quand le soleil se lèvera comme le soleil d'Austerlitz, j'espère t'annoncer que nous sommes vainqueurs. Sois mille fois embrassé de ton frère aimant. (...) Du fort de Loncin, je vous envoie à tous mon cordial bonjour, et si demain Dieu me permet encore de vous écrire, que ce soit pour annoncer la victoire.»

Adolphe Nyssens est tombé pour la Belgique dix jours plus tard. Il avait 24 ans. ■



Adolphe Nyssens, soldat de forteresse à Loncin au début de la « Grande Guerre ».

© Fernand Monhet



Des lettres et cartes du soldat Nyssens adressées à son frère Jules. Dans le groupe de trois, il se trouve au centre.